Emmanuel FUREIX, *L'œil blessé. Politiques de l'iconoclasme après la Révolution française*

Ceyzrieu, Champ Vallon, coll. « Époques », 2019, 357 p.

François Böespflug

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/57597>

DOI : 10.4000/assr.57597

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020

Pagination : 210-212

ISBN : 978-2-7132-2826-1

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

François Böespflug, « Emmanuel FUREIX, *L'œil blessé. Politiques de l'iconoclasme après la Révolution française* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/57597> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.57597>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Emmanuel FUREIX, *L'œil blessé.* *Politiques de l'iconoclisme après la* *Révolution française*

Ceyzrieu, Champ Vallon, coll. « Époques », 2019, 357 p.

François Böespflug

RÉFÉRENCE

Emmanuel FUREIX, *L'œil blessé. Politiques de l'iconoclisme après la Révolution française*, Ceyzrieu, Champ Vallon, coll. « Époques », 2019, 357 p.

- 1 Le sous-titre de l'ouvrage pourrait prêter à malentendu, même si l'indication de la période concernée met sur la bonne piste : ce n'est pas de l'iconoclisme comme destruction systématique des « icônes » religieuses qu'il s'agit dans cette imposante recherche, mais de la pratique sociopolitique, qui fut des plus fréquentes dans la France du XIX^e siècle, de destruction des signes et emblèmes de l'adversaire. Soit une forme d'iconoclisme qui n'a presque plus rien à voir avec la religion, sauf exceptions rares, et tout à voir avec une sorte de rite qui va progressivement devenir commun, et consistant, pour un parti, à rendre public son accès au pouvoir en s'en prenant *manu militari* aux symboles iconiques du pouvoir précédent. Il est indéniable que cette pratique puisse néanmoins s'inscrire, au moins symboliquement, dans le prolongement de l'iconoclisme protestant du XVI^e siècle présenté par exemple par Olivier Christin dans *Une révolution symbolique : l'iconoclisme huguenot et la reconstruction catholique* (1991) et qui a fait en 2001 l'objet d'une exposition exceptionnelle et d'un excellent catalogue, *Iconoclisme. Vie et mort de l'image médiévale* (sous la direction de Cécile Dupeux, Peter Jezler et Jean Wirth, en collaboration avec Gabriele Keck, Christian Van Burg et Susan Marti, cat. d'exposition, Berne/Strasbourg, Somogy/Éditions d'art, 2001 ; le dernier chapitre de ce catalogue, « L'iconoclisme après la Réforme », fait le lien avec l'ouvrage

d'Emmanuel Fureix). Ce dernier scrute l'une des étapes d'une longue histoire qui se poursuit, et nous y reviendrons pour finir.

- 2 L'étude porte donc sur la période post-révolutionnaire et se concentre sur une presque soixantaine d'années, de la Restauration à la Commune de Paris (1814-1871). Elle s'attache pour l'essentiel aux gestes spécifiques de cet iconoclasme, à l'examen de ses visées, de ses cibles, de ses rituels et au résultat escompté à chaque fois. L'enjeu et la nouveauté de cette enquête exceptionnellement méthodique et minutieuse sont de parvenir à cerner progressivement les contours de ce nouvel iconoclasme caractérisé entre autres par l'exaltation de la souveraineté populaire, la transformation du rapport au passé, la désacralisation des porteurs du pouvoir, le sentiment partagé de la force instituante des signes, la laïcisation progressive de la société et la sorte de publicité accordée à ses actions spécifiques.
- 3 L'auteur, historien frotté de sémiologie, a déjà publié plusieurs amples recherches portant sur l'articulation entre les idéaux civiques et les signes qui les manifestent, d'une part, sur les pratiques politiques dans la France du XIX^e siècle d'autre part. Le compte rendu de son enquête se signale par son côté approfondi et systématique, en particulier dans la description savamment analytique qu'il fait dans son premier chapitre de « L'empire des signes et des images » (p. 7-111), qui donne une idée éloquente de la « statuomanie » du XIX^e siècle en général (p. 55-60), et en particulier du « culte » du buste du roi lors de la Restauration, une pratique qui s'étendra jusqu'à celui de Napoléon III. Ce tableau est suivi logiquement par celui de son ébranlement systématique et par l'analyse du « déboulonnage » des effigies du pouvoir, que brosse le chapitre 2 (« Le désordre des signes », p. 113-198). Le lecteur est entraîné vers une cascade d'autodafés et de bûchers expiatoires allumés en place publique ou dans les cours de préfectures à partir de 1816 à l'initiative des autorités locales ou des préfets – ils se chiffrent par milliers, voire dizaine de milliers (p. 152 sq.). L'ouvrage est pour ainsi dire couronné par l'étude faite dans le troisième et dernier chapitre de cet « iconoclasme » politique au cours des quarante années suivantes (« Iconoclasme et révolutions, de 1830 à 1871 », p. 199-326). On y découvre, entre autres pages passionnantes, des mises au point très instructives sur les effets à retardement de l'abolition en 1830 de la loi sur le sacrilège de 1825, notamment dans les affaires de profanation de la croix, et sur les très fortes résistances politico-religieuses que cette abolition suscita en France, et pas seulement dans le clergé ou parmi les fidèles (voir en particulier p. 268-275). Mais ce n'est là qu'un aspect parmi d'autres, sélectionné sans doute en fonction de nos propres intérêts.
- 4 La liste des sources d'archives, qui occupe à elle seule une vingtaine de pages, témoigne en faveur du caractère de première main de cette entreprise, plus que l'iconographie elle-même, qu'on eût souhaitée plus abondante et plus éloquente, mais dont on comprend qu'elle ait été cantonnée à une trentaine de documents reproduits pour la plupart en noir et blanc (16 illustrations et 18 planches, ces dernières étant regroupées dans un cahier central). Mais qu'il soit permis d'exprimer d'autres regrets, en vue d'une souhaitable seconde édition. Cet ouvrage remarquablement documenté, et destiné à rester longtemps utile, eût en effet mérité, en raison précisément des services documentaires qu'il est apte à rendre durablement, d'être équipé d'une bibliographie scientifique. Il souffre en outre, selon nous, de l'absence d'index susceptible de le rendre durablement et utilement consultable. Au moins trois seraient souhaitables : un index des noms propres (en particulier ceux des hommes politiques impliqués et des

auteurs contemporains engagés dans l'étude de ces phénomènes) ; un autre, des villes et localités françaises où se sont déroulés des actes significatifs de ce roman à épisodes multiples, qui implique sans cesse la France de l'intérieur ; et un troisième, d'ordre iconologique ou sémiotique (les signes et « insignes » en tous genres, vestimentaires, chromatiques, etc. : une des preuves administrées de manière magistrale par cet ouvrage est précisément celle de « la sensibilité aiguë aux signes et aux couleurs », p. 82). Ajoutons que son titre fort, avant le long sous-titre dont la pertinence est indiscutable, intrigue. Il ne paraît pas d'une pertinence indiscutable et ne reçoit passagèrement qu'une élucidation peu convaincante (p. 79 ; voir aussi p. 251), du moins pour le lecteur d'aujourd'hui, auquel le livre et sa compréhension, sauf erreur, sont destinés en priorité. *L'Œil blessé* ? On eût attendu plutôt : *Symboles mis à bas*, *Statues déboulonnées*, *Emblèmes renversés*, ou encore *La démolition ciblée comme spectacle et signal programmatique*, il y avait l'embarras du choix. C'est en tout cas l'histoire et le sens de ces diverses opérations violentes et voulues spectaculaires qui est examiné, et non leur éventuel effet sur des rétines sensibles durablement traumatisées... Enfin, comme nous le suggérons au départ, l'iconoclasme du XIX^e siècle s'inscrit dans une longue histoire, et celle-ci continue. On eût apprécié que cela soit plus vigoureusement souligné dans la conclusion, dans le prolongement du brillant tableau qu'elle dresse des « Trois régimes d'action iconoclaste au XIX^e siècle » (p. 328). C'est d'ailleurs ce que suggère d'emblée l'auteur lui-même par un renvoi (mais c'est le seul, sauf erreur, p. 12, note 3) à une autre somme tout aussi érudite, celle d'un ouvrage que l'on peut qualifier à plusieurs égards de « mitoyen » du sien, celui de Dario Gamboni, *La Destruction de l'art. Iconoclasme et vandalisme depuis la Révolution française*, 1997, dont la version française, assurée par Estelle Beauseigneur (Les Presses du Réel, 2015) étend la réflexion, à juste titre, jusqu'à la destruction par les talibans des deux statues géantes de Bouddha dans la vallée afghane de Bamiyan en mars 2001 (évoquée furtivement p. 161), et celle des tours jumelles du World Trade Center le 11 septembre de la même année.